

La parole des « sans-voix » dans deux récits d'Albert Camus

par Sophie Bastien

Albert Camus est bien connu pour ses origines modestes : né en 1913, il a grandi dans le plus pauvre des quartiers d'Alger où habitaient des Européens. À quelques occasions, il a mentionné des caractéristiques de la famille d'où il provient : d'une part, la misère économique sévissait malgré l'énergie consacrée au travail ; d'autre part, on ne savait pas lire et le vocabulaire utilisé se limitait à peu de mots. Conséquemment, le journalisme que pratique Camus, sa réflexion sociale et l'œuvre qu'il produit en tant qu'écrivain, révèlent un souci éthique et une attention sensible aux sans-voix. Ma communication se penchera sur deux textes narratifs de sa production fictionnelle qui l'illustrent bien : la nouvelle « Les muets » et le roman *Le premier homme*. Écrites dans les années cinquante¹, ces deux œuvres ont aussi pour point commun de situer l'action en Algérie dans un milieu ouvrier.

1. « Les muets »

La nouvelle « Les muets » fait partie du recueil *L'Exil et le Royaume* qu'a publié Camus en 1957. Très courte, elle n'a pas vingt pages. Le titre semble déjà tout désigné pour la thématique du présent colloque. Comme nous le verrons plus loin, il exploite des sens figurés du mot « muet » plutôt que le sens premier. L'auteur met en scène le monde de la tonnellerie, qu'il connaît pour y avoir travaillé dans sa jeunesse, à l'instar de son oncle avec qui il vivait. Mais au-delà de cette réanimation de souvenirs, le récit fait écho à la crise générale de l'artisanat survenue au milieu du XX^e siècle, quand les petits métiers déclinent au profit des grandes usines. Camus expose ce drame social en recourant à un style réaliste qui se veut objectif, avec une narration à la troisième personne.

Des tonneliers ont fait une grève pour obtenir une augmentation de salaire. Si légitime qu'elle soit, leur revendication échoue devant l'attitude intraitable du patron. Ils doivent retourner à leur atelier dans les mêmes conditions avilissantes qu'auparavant, ce qui rend leur dépendance encore plus humiliante : « il fallait se résigner. Mais [...] il était difficile d'avoir la bouche fermée, de ne pas pouvoir vraiment discuter »². Le titre « Les muets » acquiert ici sa première signification dans la nouvelle : il désigne ce groupe d'ouvriers qui s'avèrent sans voix ni pouvoir. Or, ce matin-là, contrairement à

¹ La rédaction des « Muets » précède de peu celle du *Premier homme*.

² Albert Camus, *L'Exil et le royaume*, Paris, Gallimard, 1957, p. 66.

l'habitude, les portes de l'atelier sont closes quand les tonneliers arrivent ; et eux, qui y font face, se tiennent silencieux. Cette scène figure le non-dialogue et l'incompréhension de part et d'autre. Puis le contremaître ouvre seulement une porte, ce qui force les ouvriers à entrer un à la fois : par cette stratégie, le patron leur fait mieux sentir sa victoire. « Leur esprit collectif » est si écrasé que c'est aussi un par un qu'ils « regagnent leurs places » dans l'atelier, et que même leurs coups de marteaux perdent la cadence commune³.

Cette séparation que provoque le patron parmi les ouvriers a cependant un contrepois. Par un accord tacite entre eux, sans s'être concertés, ceux-ci se taisent toute la journée en présence des supérieurs, et évitent également de les regarder. Ils ne répondent pas au bonjour du patron, ni aux phrases que lui ou le contremaître leur adressent. Par réaction, le patron recourt de nouveau au stratagème de la séparation : il avance vers le cadet des employés, c'est-à-dire le plus vulnérable, afin de l'engager dans une conversation, mais celui-ci ne cède pas ; il s'essaie ensuite avec un autre employé, sans plus de succès ; alors il joue la carte de l'amabilité en invitant deux employés chez lui, mais aucun ne lui parle. Là se dessine le deuxième sens figuré du titre : « les muets » choisissent de ne pas parler, parce qu'ils intériorisent leur rancœur et la gardent « rentrée dans la gorge », comme l'écrit Anne Prouteau⁴.

Ils ont ainsi le mérite de prendre le patron à son propre piège. En effet, leur défaite en tant que grévistes est due au refus péremptoire du patron, qui faisait le sourd, empêchait toute possibilité de discussion et leur fermait la bouche définitivement. En les contraignant à se soumettre, ce dernier les réduisait en quelque sorte à l'aphonie. Maintenant cette arme se retourne contre lui. De plus, bien que les ouvriers soient impuissants sur le plan socio-économique, la densité de leur silence leur confère un pouvoir d'ordre psychologique : il a pour effet que les supérieurs se voient isolés, rejetés, déshumanisés. « Hence silence becomes a means to exclude and alienate », commente Jill Capstick⁵. C'est donc paradoxalement par le mutisme que Camus donne la parole aux sans-voix, met à leur disposition un moyen de protester. Ainsi se poursuit le conflit entre employeurs et employés sur un autre mode que le débrayage, et les rapports de classes se doublent de rapports de forces. Hostile, le mutisme devient un

³ Ray Davison, « L'éloquence philosophique des 'Muets' », *Albert Camus. Les Extrêmes et l'équilibre*, dir. David H. Walker, Amsterdam, Rodopi, 1994, p. 191-92.

⁴ Anne Prouteau, « Lucie Cormery du *Premier homme* : le silence qui réclame réparation », *Albert Camus. Pour l'Espagne : Discours de liberté*, dir. Hélène Rufat, Barcelone, PPU, 2011, p. 135.

⁵ Jill Capstick, « Mastery or Slavery : The Ethics of Revolt in Camus's 'Les Muets' », *Modern & Contemporary France*, vol. 11, n° 4, 2003, p. 458.

signe de défi, une révolte passive, « une forme inédite de résistance non violente à l'oppression », selon Alain Schaffner⁶. Il prend résolument les dimensions d'une lutte, d'après Maria Baldi⁷. En outre, il a un impact positif chez les ouvriers, en nourrissant leur solidarité ; on assiste par exemple à des gestes chaleureux et au partage d'un maigre repas, le midi.

Toutefois, quand la petite enfant malade du patron a une attaque grave au point que l'ambulance l'emmène à l'hôpital, plane un lourd climat d'inquiétude. Une empathie sincère serait alors naturelle, la maladie et la menace de la mort étant inhérentes à la condition humaine, toutes classes sociales confondues. Pourtant, en dépit de leur malaise, les employés restent butés dans le mutisme. Comme le note Schaffner (1357), celui-ci « se transforme vite chez eux en une incapacité à exprimer leur compassion à un homme frappé par le malheur » : voilà le troisième sens que prend le titre de la nouvelle. « Les muets » ne communiquent aucun sentiment d'humanité s'il faut faire fi de ce qui les oppose à leurs supérieurs. L'impasse relationnelle installe deux solitudes parallèles : celle des employés et celle des employeurs. Les uns comme les autres sont divisés parce que murés dans les rôles sociaux qui les conditionnent et les polarisent.

Une nuance doit néanmoins être apportée, puisque le protagoniste, Yvars, se distingue de ses collègues en laissant deviner, à quelques reprises, un désir timide de réconciliation : « les dents serrées, [il] voulait parler, mais ne pouvait pas » (72). Yvars ne réussit jamais à verbaliser cette velléité : « Il aurait voulu parler. Mais il n'avait rien à dire [...]. Parfois, en lui, le mot malheur se formait, mais à peine, et il disparaissait aussitôt » (76). Et plus loin : « Quand Yvars pensa qu'il fallait [appeler le patron], la porte se refermait déjà » (77). Il reste donc sans voix comme ses collègues, sauf que lui en est davantage embarrassé. Par contre, dans la sphère privée, il converse en toute spontanéité. De retour chez lui, il raconte sa journée à sa femme, et conclut par une allusion au patron : « Ah, c'est de sa faute ! » (78) Ce verdict individualise la causalité, tandis que selon Sandy Petrey, « society is responsible for a situation in which human beings [...] renounce the communicative system that marks them as alike »⁸.

⁶ Alain Schaffner, « L'Exil et le Royaume. Notice », dans Albert Camus, *Œuvres complètes IV : 1957-1959*, éd. Raymond Gay-Crosier, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2008, p. 1357.

⁷ Maria Rosa Baldi, « L'Exil et le Royaume d'Albert Camus : une lecture de la nouvelle 'Les Muets' », *Francofonia*, n° 24, 1993, p. 103.

⁸ Sandy Petrey, « Speech, Society and Nature in Camus's 'Les Muets' », *Romance Notes*, vol. 22, n° 2, 1981, p. 163.

En somme, la nouvelle de Camus fait se succéder quatre manières d'être sans voix. La première relève d'une optique socio-économique : des travailleurs subissent une rude exploitation et ne peuvent faire entendre leurs besoins. Deuxièmement, ils deviennent sans voix dans un sens plus littéral en choisissant le silence ; mû par le ressentiment, celui-ci produit l'effet d'une rébellion insidieuse qui dévalue le patron. Camus leur donne la parole de cette façon détournée qui les investit d'un certain pouvoir psychologique. Troisièmement, ils apparaissent sans voix quand ils ne transcendent pas les frontières entre les classes pour manifester leur fraternité dans une épreuve aussi touchante que la maladie grave d'un enfant. La quatrième déclinaison, enfin, concerne le personnage principal qui, malgré son désir de communion, se trouve sans voix par maladresse et par manque de mots.

2. *Le premier homme*

Le deuxième texte de mon corpus est le dernier roman de Camus, dont il avait le brouillon lors de son accident fatal de voiture en 1960 : *Le premier homme*, qui ne fut publié qu'en 1994. Âgé de 40 ans, le protagoniste, Jacques, mène une recherche pour savoir un peu mieux qui était son père, mort au front en 1914 alors que lui-même était bébé. Cette quête ravive des souvenirs d'enfance et suscite parfois une méditation lyrique. L'ensemble, bien qu'inachevé, constitue le plus autobiographique des écrits de Camus. L'exégèse y pressent l'importance des sans-voix, comme le révèlent déjà quelques titres de travaux : l'article d'Hiroshi Mino s'intitule « *Le premier homme*, histoire du silence »⁹ ; celui d'Anne-Marie Conde, « Lives Lived in Silence »¹⁰ ; et celui de Prouteau, « le silence qui réclame réparation ». Il faut d'abord se demander qui sont les sans-voix, dans ce roman. Je propose trois réponses, qui vont en s'élargissant : une famille analphabète, un quartier pauvre et un peuple appelé à disparaître. Je les aborde ici successivement.

2.1 Une famille

Orphelin de père, le petit Jacques doit « se forger ses propres repères »¹¹, un défi d'autant plus grand qu'un extrême dénuement culturel marque son foyer familial. Les trois adultes avec qui il habite – sa

⁹ Hiroshi Mino, « *Le premier homme*, histoire du silence », *La Revue des lettres modernes*, Série Albert Camus, n° 21, 2007, p. 51-72.

¹⁰ Anne-Marie Conde, « Lives Lived in Silence : Records and Record Keeping in Albert Camus's *The First Man* », *Archives and Manuscripts*, vol. 37, n° 2, 2009, p. 41-59.

¹¹ Agnès Spiquel, « *Le premier homme* (1994) », Site internet de la Société des études camusiennes, rubrique « Camus. Son œuvre », consulté le 4 avril 2018, <http://www.etudes-camusiennes.fr/wordpress/1994/12/30/le-premier-homme-1994/>.

mère, sa grand-mère et son oncle – sont complètement analphabètes. Ils ne peuvent avoir aucune perspective sociale, politique, historique ou géographique, et n'ont guère conscience de leur condition. En outre, une infirmité langagière participe de cette ignorance. L'oncle est totalement sourd, à demi muet, et emploie davantage d'onomatopées que de mots. Quant à la mère, sourde partiellement, elle s'exprime avec un vocabulaire minimal et une élocution défaillante. Elle présente de surcroît certains signes qui s'apparentent à une déficience intellectuelle. Son triple handicap – auditif, linguistique et cognitif – la force à une « résignation muette », explique le narrateur¹². Par exemple, les moments où elle ne travaille pas, elle s'assoit tassée sur elle-même, en retrait, dans l'ombre.

Il n'est pas étonnant qu'elle se trouve également sans voix dans ses relations personnelles. La grand-mère tyrannique l'écrase dès qu'elle décèle chez cette jeune veuve la moindre coquetterie. L'oncle renchérit en empêchant toute fréquentation masculine. Cette forme d'oppression étouffe la féminité et interdit l'épanouissement. Jacques en prend bien conscience ; ce n'est pas un hasard si Camus, devenu écrivain, exalte dans ses œuvres les joies du corps et des sens. La mère est aussi sans voix vis-à-vis de son fils : elle n'intervient pas quand la grand-mère le bat, et ne verbalise jamais sa tendresse pour lui, ni ne la montre par des gestes. Aussi Jacques souffre-t-il de carences affectives. Comme le note Aurélie Palud, « d'aucuns estiment que Camus a écrit pour offrir une voix à sa mère ou, plus encore, pour lui faire dire l'amour qu'elle n'a pas su exprimer »¹³. En tout cas, Jacques adulte admire la beauté de sa mère et l'immense bonté que dégage son regard. Il souligne d'autant plus sa noblesse qu'elle est démunie. À ce propos, la dédicace du *Premier homme* est éloquente : « À toi qui ne pourras jamais lire ce livre » (13).

Mais la mère est encore sans voix quand il s'agit de son mari décédé : elle répond à peine aux questions de son fils et ne peut lui fournir de traces de cet homme. Jacques doit enquêter ailleurs s'il veut connaître sa branche paternelle, mais ses démarches se heurtent au manque d'archives et de registres. Il en déduit que les lacunes historiographiques laissent les ancêtres sans voix. En revanche, Camus y supplée dans *Le premier homme*, en dressant lui-même l'histoire ancestrale, comme le remarque Conde.

¹² Albert Camus, *Le premier homme*, Paris, Gallimard, 1994, p. 94.

¹³ Aurélie Palud, « Albert Camus-Wajdi Mouawad : Exprimer la contagion pour en briser le cycle », *Présence d'Albert Camus*, n°9, 2017, p. 49.

Sur la courte existence de son père, Jacques réussit à apprendre deux moments marquants que je perçois comme un testament parental. Premièrement, cet homme qui, comme la mère, était « taciturne » et « parlait peu » (77), avait assisté à l'exécution d'un condamné à mort et était resté viscéralement bouleversé. Deuxièmement, témoin de cruauté barbare quand il était zouave, il s'est indigné avec conviction : « Un homme ne fait pas ça. [...] Non, un homme, ça s'empêche » (78). Or, ces deux épisodes se rattachent à des lignes directrices de la pensée de Camus. La peine capitale est thématifiée dans sa production fictionnelle, et plusieurs de ses essais formulent sa position abolitionniste. Quant à la violence injuste, il développe à ce sujet la notion éthique de « limite », cruciale dans la pièce de théâtre *Les Justes* (1949) et dans l'essai *L'Homme révolté* (1950), notamment. On dirait bien que l'écrivain se fait le porte-parole de la morale instinctive et laconique du père disparu trop tôt.

2.2 Un quartier

Plus que la famille du protagoniste, les sans-voix, dans *Le premier homme*, investissent un quartier, un milieu, et réfèrent à un mode de vie. Ce motif, Camus l'avait esquissé à l'aube de sa carrière, dans un bref essai au titre révélateur : « Les voix du quartier pauvre »¹⁴. Il lui accorde une place centrale dans son chant du cygne. Selon les « Annexes » du roman, l'intention littéraire serait de remédier à l'anonymat silencieux de la masse ouvrière : « Arracher cette famille pauvre au destin des pauvres qui est de disparaître de l'histoire sans laisser de traces » (338). « Le mystère de la pauvreté qui fait les êtres sans nom et sans passé », selon les « Annexes » (351), « il faut l'éclairer, le dissiper », observe Laurent Mailhot : donner « aux mots une langue écrite. Nommer les pauvres, le monde des pauvres, associer leurs noms à la littérature, à l'art, à l'histoire, c'est le but du *Premier homme* »¹⁵.

J'ajouterais pour ma part que la narration dépeint des réalités propres à ces gens, comme « la nécessité besogneuse » (139), qui les préoccupe tellement qu'elle détermine un climat d'austérité. En même temps, leurs qualités, telles que la patience et le courage, ressortent avec acuité, comme de véritables vertus ; leur sagesse fondamentale est mise en lumière. En fin de compte, l'œuvre veut rendre à leur humilité toute sa dignité. D'après Mailhot (285-86), Camus problématise la pauvreté comme « une situation à reconnaître pour la vaincre » ; il « s'en distancie » « sans s'en séparer ». Son projet scriptural serait de : « Non pas remplacer une généalogie, une tradition, une culture (orale, collective, populaire)

¹⁴ Albert Camus, « Les voix du quartier pauvre », *Œuvres complètes I : 1931-1944*, éd. Jacqueline Lévi-Valensi, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2066, p. 75-86.

¹⁵ Laurent Mailhot, « Le dernier Camus », *Miscellanées en l'honneur de Gilles Marcotte*, dir. Benoit Melançon et Pierre Popovic, Montréal, Fides, 1995, p. 285.

par une autre (savante, individualiste, bourgeoise), mais les faire s'impliquer et s'expliquer mutuellement » (286).

2.3. Un peuple

Sur la piste de ses racines, les recherches de Jacques remontent les générations jusqu'à l'arrivée des Européens en Algérie : aux débuts militaires de la colonisation en 1830, en passant par l'arrivée des premiers colons en 1848, qu'Agnès Spiquel désigne comme les « migrants de la misère [dont les parents] de Jacques ont prolongé le sort de victimes de l'Histoire ». Peter Dunwoodie précise : « *Le premier homme* invokes a highly selective past, of European suffering, sacrifice and poverty (all too often ignored by the metropole). »¹⁶ Camus insuffle ainsi à son dernier roman une valeur historique, qu'il faut mettre en rapport avec le contexte politique de la rédaction. Celle-ci débute en 1953, alors que des bombes explosent dans les rues d'Alger et que des parachutistes y sont déployés. La guerre d'indépendance éclate officiellement l'année suivante. Elle bat son plein quand Camus écrit le corps de son roman, et il craint avec angoisse qu'elle ne s'achève par l'éviction des Blancs installés en Algérie depuis plus d'un siècle. « In Camus's opinion, observe Dunwoodie (46), a community, unjustly scapegoated, was in danger of falling victim to political expediency ». La fin du conflit en 1962 (soit deux ans après la mort de l'écrivain) débouche effectivement sur l'exode de plus d'un million de Pieds-Noirs, comme on les a appelés.

Ces événements induisent la portée du roman. Pierre-Louis Rey affirme que « *Le premier homme* devait, à l'égard des pionniers, faire œuvre de mémoire »¹⁷. Quant aux souvenirs que raconte le narrateur, ils sont ceux de l'enfance mais aussi, du coup, ceux d'une Algérie révolue, d'un univers en voie de destruction. Selon Jean-Marie Papapietro, « c'est bien pour ces petits, ces anonymes et ses frères dans le malheur que Camus a rédigé fiévreusement les ébauches du *Premier homme*. Ce livre a été conçu dans la tourmente de la guerre, sous la menace de voir disparaître à jamais une culture tout à fait originale, [...] pour sauver la mémoire de ce peuple entreprenant, généreux et sensuel » qu'est « la

¹⁶ Peter Dunwoodie, « Negotiation or Confrontation ? Camus, memory and the colonial chronotope », *Albert Camus in the 21st Century. A Reassessment of his Thinking at the Dawn of the New Millennium*, dir. Christine Margerrison, Mark Orme et Lissa Lincoln, Amsterdam, Rodopi, 2008, p. 48.

¹⁷ Pierre-Louis Rey, « Français d'Algérie », *Dictionnaire Albert Camus*, dir. Jeanyves Guérin, Paris, Laffont, 2009, p. 333.

minorité européenne non musulmane » d'Algérie¹⁸. Ultimement, Camus prêterait donc sa voix à cette communauté pour en préserver le passé et pour qu'elle ne soit pas condamnée à l'oubli.

Texte de la communication

¹⁸ Jean-Marie Papapietro, « Retour à Camus », *Chroniques camusiennes*, n° 4, 2011, p. 12.